

Amoureux du vivant

Marc-André Selosse. Professeur au Muséum national d'histoire naturelle, Marc-André Selosse se mobilise depuis une dizaine d'années pour vulgariser la « science du vivant » auprès des jeunes et du grand public. Microbiologiste et spécialiste des champignons, il est convaincu que la biologie recèle de solutions pour sauver la planète.



Marc-André Selosse compare la biologie, sa spécialité, à une sorte de Belle au bois dormant, « parce que personne n'y croit, mais que plein de leviers y sommeillent ». Romain Rabier/Hans Lucas

Il aura suffi de cinq minutes à Marc-André Selosse pour nous montrer un champignon. Une poignée de main, quelques banalités, et nous voilà à regarder sur son téléphone les photos d'une feuille malade « où s'est développé un pathogène, une galle formidable ». En costume, cravate et montre à gousset, le spécialiste en microbiologie de 57 ans a gardé ses « réflexes de naturaliste » qui observe et photographie tout ce qu'il trouve.

« La vie est partout ! », s'enthousiasme ce Parisien pur jus, qui a plongé dans l'univers fongique en classe de cinquième, lorsque son professeur de SVT a demandé aux élèves de cueillir des champignons pour une leçon. Un émerveillement d'enfant qui ne l'a depuis jamais quitté. Adolescent, il rêve de faire une thèse sur « l'inventaire de tous les champignons de Belle-Île-en-Mer », où il passe ses étés, et participe à chaque édition du Salon du champignon.

Pourquoi cette passion ? « Parce que les champignons, c'est beau, c'est différent, c'est varié... », énumère-t-il, avant de lancer qu'« on ne peut jamais vraiment dire pourquoi on tombe amoureux ».

tion à ses slides de cours. Car depuis une dizaine d'années, le professeur au Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) se consacre avant tout à la transmission. Livres à destination du grand public, interventions en entreprises, conférences – « plus de 300 cette année » –, chroniques à la radio et dans la presse, cours, formations... Marc-André Selosse est devenu l'un des visages de la vulgarisation biologique.

Un « changement radical » chez celui qui, « pour se distraire pendant ses révisions » en classe préparatoire agro, développait des outils d'aide à l'identification des champignons. En 1986, il est reçu à l'École normale supérieure après avoir tiré « le sujet de sa vie » à l'oral : « Comparaison basidiomycètes et ascomycètes »,

Pourquoi cette passion ?
« Parce que les champignons, c'est beau, c'est différent, c'est varié... », énumère-t-il, avant de lancer qu'« on ne peut jamais vraiment dire pourquoi on tombe amoureux ».

Sa raison d'espérer. « La biologie »

« Je fais partie de cette génération qu'on pourrait qualifier d'éco-coupable, par son mode de vie. Mais nous sommes aussi une génération qui peut être fière d'avoir soutenu les avancées scientifiques par la recherche en écologie et en biologie. Aujourd'hui, cela nous permet d'appréhender le vivant et la biodiversité comme un outil face à la crise climatique, au même titre que la chimie et la technologie. Comme pour les haies par exemple : elles évitent la propagation des maladies dans les cultures, hébergent des animaux, stockent du CO₂, luttent contre l'érosion ! La biologie, c'est une sorte de Belle au bois dormant, parce que pour le moment personne n'y croit, mais que plein de leviers y sommeillent. »

épelle-t-il d'une traite, tout sourire. Après une thèse à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra, aujourd'hui Inrae) de Nancy en microbiologie forestière, le chercheur se spécialise dans les « symbioses mycorhiziennes » qui unissent des champignons du sol aux racines des plantes.

En 2005, il découvre que certaines plantes vertes, comme des orchidées, se passent de photosynthèse grâce aux champignons : elles détournent et se nourrissent des sucres dont ces derniers s'alimentent par les racines des arbres. Il se fait également connaître pour ses travaux sur « l'histoire évolutive des mycorhizes » – c'est-à-dire le rôle des champignons et de leurs interactions avec les racines dans l'évolution des plantes terrestres.

Lorsqu'en 2013, il rejoint le MNHN à Paris (un autre rêve d'enfant !), il est interpellé par l'écoanxiété et l'inquiétude de ses étudiants. Lui qui sait « qu'un professeur peut changer la vie d'un élève » se souvient avoir été « envahi par l'envie d'intervenir dans les débats sociaux, pour montrer que la nature et la reconexion de l'humanité au vivant font partie de la solution ».

C'est à partir de là qu'il va placer la vulgarisation des sciences au premier plan, en plaident notamment pour les apports et l'apprentissage des SVT, et en rédigeant des synthèses scientifi-

ques pour le grand public. Une démarche moins consensuelle que la recherche, et qui ne se fait pas sans heurt... Surtout lorsqu'il prend position sur certaines pratiques agricoles, assumant son « franc-parler ». « Alléger la réglementation sur les pesticides, c'est un meurtre », déclare ainsi le chercheur au sujet de la loi Duplomb, à l'été 2025, tout en affirmant « qu'on ne pourra pas jamais se passer complètement des pesticides ».

Des déclarations lui valant son lot de critiques, « surtout des lobbies de l'agriculture conventionnelle », et qui lui donnent parfois l'impression, le soir venu, « de se battre contre les vagues sans que rien n'avance », déplore-t-il. Auteur de quelque 250 articles scientifiques, l'enseignant-chercheur estime « qu'il se mobilise avant tout pour que les données et les recherches financées par l'impôt soient réellement prises en compte et utilisées dans les politiques publiques ».

« Moi, vous savez, j'ai été comblé par la vie, donc je ne peux pas me permettre de transmettre un monde dégradé », réplique-t-il à ceux qui lui reprochent de faire du militantisme. Avec la naissance de son fils il y a cinq ans, cette transmission a d'ailleurs pris une autre dimension. « Cefutur dont je parlais de manière théorique est devenu tout à coup beaucoup plus personnel. »

Gabrielle Richard